

Souffles



JEAN CLAM

Souffles

GANSE
ARTS ET LETTRES

2018

Mise en page : Ariane Eichhorn

© Ganse Arts et Lettres.

Toute reproduction non autorisée est illégale.

ISBN 978-2-9531074-9-4

EAN 9782953107494

© 2018 GANSE – ARTS ET LETTRES, PARIS

Quatre mots

L'oiseleur qui a perdu le sens
Sa langue fut le larcin des chats
Quatre mots qu'il a voulu saisir
L'ont nargué du vol des hirondelles.

Dans le sablier

Dans le sablier des regards
Le dernier qui glisse
S'appelle regret
Qui retourne l'invention.

La lune a rapproché le ciel

La lune a rapproché le ciel
Ouvrit les nuages comme volets
Et s'est déversée

Ses ondes d'argent
Ont bleui dans le noir
Puis se sont dissipées en poudres
Qui font le grain de la nuit
Celui qui sèche son encre
Et fait l'obscur profond et transparent

D'immenses nuages de lait se sont défaits
Et sont retournés à l'air
Années-lumière d'un drap tournant
Déroulé en larges plis au-delà du nombre
Linceuls de grains infimes
Croulant sur les horizons
Et d'apesenteur faisant rebond dans
l'inborné de la voûte
Arrondis par un vent insensible
Soufflant sans souffle
Né des arrondissements
Que font les reculs incessants du vide.

Une chimère, seule

Une chimère seule est restée éveillée
La nuit est vaste
Les yeux endoloris
L'astre concassé comme un flocon d'avoine
Un fin nuage sur les lèvres
A germé
Dans la mollesse de l'ocre
S'est arrondi
Emmêché de tendres voiles aériens.

De la chimère naquit ce cri :
Le hasard
Quand il étale sa nappe
Dispose ses plats
Et me fait fêter au gré d'une halte dans
le désert
N'est-il pas tout pressentiment ?

Secret de mes secrets

Secret de mes secrets

Dis, prié, ton nom

Des trois branchages du hêtre

Qui t'a prêté le tu

De son altesse.

Sirènes

Sirènes

Dont les voix déchirent

Que feraient vos mains?

Sirènes

Dont les voix déchirent

Que feraient vos dents?

Sirènes

Dont les voix déchirent

Que feraient vos seins?

Ils sevreraient l'amour.

Vierges d'amour

I

Vierge d'amour
Promise au glaive
Qui fait suinter ton cœur
Jusqu'à la fin des temps

Quand l'amende mystique te sertit
Et que ton doux fruit la déborde
Que ta chevelure de vieux or t'enrobe
Comme si tu en naissais

La fente qui te prononce devient astre
Encouronnée de langues
Coulées d'or qui méandrent
Et finissent fines comme lancettes
Qui rainurent l'espace

Pointe pour pointe
Les rayons de ta gloire
Sortent des plaies
De ton supplice.

//

Vierge d'amour
Qui tend l'arc des lèvres sèches
Et bande les traits de la face insensible

Chasseresse qui court les monts
Et fait crier les solitudes
De ton serment agreste :
aiparthenos essomai

Veneuse
Ton trait est à jamais planté
Dans le flanc du chevreuil
Et l'aisselle du sanglier

Ta course est éperdue
Fugitive des prémices
Qui attendrissent
Vengeresse du moindre souffle
Qui t'émeut
Tu t'étourdis d'égorgements.

///

Vierges d'amour
Tout saigne entre vos mains
Que vos yeux soient tendres
Comme des sources
Ou qu'ils soient cruels
Comme ce qui fuit la supplication

Amour et non amour
Nul arrachement
Caillots de sel jetez dedans
Brasiers autour
Brûlez les ronces
Des fours à chaux de l'horizon.

Sensible comme l'aire

Sensible comme l'aire polie
Qu'on frappe du sable
Qui dit le destin.

Pour dormir matin

Pour dormir matin
Il faut égorger
Le coq argentin
Carillon des gorgées
De tes voluptés.

À la procession des géants (Divertimento)

I

À la procession des géants

Saint Georges siège
prime en cortège
mène ses gens

Aux sons des fifres
des tambourins
les robes chiffrent
les longs pantins

Vêtu de mauve
il colle droite
l'épée d'alcôve
sur son cœur moite

La hampe il donne
pour poing de cendre
sa barbe bonne
fleurit d'esclandre

C'est sur le grain
tranchant et pur
que nue sa main
se serre sûre

s i
u l
r

s d
e a
s n
s
p e g r ê l e
i
e
d
s f r ê l e s

//

À la procession des géants
princesse suit
au doux sourcil
son saint servant

Les lents sursauts
en soi retient
toute réserve
et pur maintien

Balancement
de l'immobile
chavirement
du même à soi

C'est le mystère
de male grâce
qui comme un frère
t'emprunte à toi

L'emblématique
repos de face
de ce qui peut
d'amour tuer

s l
e e
s
g
p r
a é
s
d
e
s d u n e s
d
e l u n e

Gris vert eau

Gris vert eau

Les traits s'effacent tôt

Dure attente dure trop

Gris vert eau

L'architecte du cèdre

L'architecte du cèdre
Le tisserand des eaux
Le ligateur des veines
L'ourleur des lèvres du vagin
Que n'a-t-il suturé mon cœur au tien
Que je ne te cherche ni te trouve.

J'entre le ciel

J'entre le ciel et le navigue
D'une longue patience de nef
Je l'épands.

Beaux enfants
Entre vous et moi
Je ne fossoie
Que la clarté
Et nos cœurs saignent.

Noir coucher

Noir coucher

J'arrive à la fin du jour

Brisé comme une momie

Le lin à l'air

La farce répandue

Mes remplissements vains

Qu'invisible est ma misère

Alors que rompu je bée

Car je m'effeuille comme un hêtre

Son fût tendu en un plissement ferme d'encolure

Se caressant comme un fuseau nerveux

Plein et calme

Bruissant derrière dans le noir

Des frissons du souffle dans la chaleur du naseau.

Cloître le ciel

Cloître le ciel
Dedans les pierres
O vœu des cœurs ardents
Las !
L'envol des cintres
Et des arches tendres
Le relance en la splendeur
De l'azur inondant
Et d'un soleil aîlé.

Le ciel est noyé de redoux

Le ciel est noyé de redoux
L'ouvert s'épanche hors de toute borne
Il a l'immensité
Redonnée
D'un fleuve épandu par-delà les digues
Tant que la plaine court
Et que le pied clapote dans l'herbe du riz.

Au paradis il y a

Au paradis il y a quatre fleuves
Quatre rubans d'abondance
Qui ne diminuent jamais
Et verdoient jusqu'aux lisières

Ici les phantasmes nous creusent
Nous partons en rivières
Eau sang lait semence
Et nos rubans s'ensablent.

Quand tu dances

Quand tu dances et que tu me souris

Tu me visites avec des lances et des flèches.

À mon sens

À mon sens
Quand tu viens
Mon cœur se pince
Comme les doubles cordes du luth
Frappées d'allant et de venant
Enflant jusqu'au grand bourdon
Et son chavir
Que le sanglot secoue
Et que le pleur tarit.

Ça ne peut être la nuit

Ça ne peut être la nuit ni l'aube

Ni aucun recès du jour

Ni l'anse

Étroite où finit la descente de l'astre.

Déesse aux mains calmes

Déesse aux mains calmes
Quand l'une se pose sur ton ventre
Et que tu portes l'autre à tes lèvres
Puis à ta fente
Et que tu te caresses
Alors que mon ardeur
À se rompre est en toi

Que je remplis toutes tes profondeurs
Qu'en plus aucun recoin
Tu ne peux reculer
Livrée à l'unisson
De mes élancements

Déesse aux calmes mains
Je veux mourir
Comme une vaguette
Qui vient baiser
Le bout des cils
De tes yeux
Par tant de volupté
Clos.

Au dernier bord du monde

Au dernier bord du monde
Où tous les bruits s'éteignent
Dans le feuillage d'une forêt de bouleaux
Étendue jusqu'aux quatre mers
Une maison en rondins de bois
Fume de branches jetées dans sa cheminée
Un loup parlant au saint appellerait cela
Notre datcha.

Trop me prive

Trop me prive
Trop me rudoie
Trop me crible
Le vent de sable
Où mon cœur loge
Sans toi
Tout écaillé
Du lait des feuilles
D'un jeune figuier
Que l'amour a planté
Dans une terre blanche

Guéris-moi.

Es-tu belle

Es-tu belle
De nature ou de grâce?
La vigne vierge sanguinole
Sur les murs
Les jeunes ormes les peupliers les tilleuls
Jettent sur elle leur palette
Des feux de l'automne
La beauté du monde est une pointe
Qui heurte.
La tienne taille
De nature ou de grâce?

Tes yeux glissent sur mes lignes

Tes yeux glissent sur mes lignes
Tu ne les lis qu'une fois
Langues d'eau sur rangs de pierre
Ton cœur n'y trempe qu'une fois.

Quand pointe le jour

Quand pointe le jour
Et que l'huis se rouvre
Sur l'enclos des peines
C'est le petit réveil
De ton manque
En moi
C'est le petit lait du chat
Dont la langue est une lime
Qui polit mes plis
Les plus sensibles.

La ligne qui court

La ligne qui court entre tes cuisses
Je veux me la nouer au cou
Et tirer dessus de toute force
M'y pendre et rependre
Que la mort s'accumule
Et danse
Sur ma délivrance
Inerte.

Lorsqu'encore je t'écrivais

Lorsqu'encore je t'écrivais
Au vif d'amour et de ses peines
De n'être rien que toi
Au bout des mots
Tu me délivrais
L'âme
L'ouvrant de trappe en trappe
La faisant choir
De tout le poids de ses enroulements
Corde lancée d'un tas
Comme une corbeille sur la rive.

Aujourd'hui à jamais

Aujourd'hui à jamais
Nos mains se quittent.
Le temps commence
D'un soc
Mis
À l'arrachement
De nos vergers.

Vers toi montaient mes terrasses
En moi plongeait ton eau
Vers toi brûlaient mes sarments
En moi courait ta faux.

Douleur amour
Plus rien ne vous disjoint
Vous êtes sans sévérité
Un même vent
Se tenant
Debout
De la terre au soleil
Vibrant des feux
Embrasants
Du luminaire.

Un souffle, un temps, un fil
Passaient entre vous deux
Une feuille fine
Déchirait une raie
Entre vos coulées
Impair aloi
Aux jointures de votre alliage.

Ligne heureuse
Du suspend
Fait d'une clarté
Qui nous donnait
Le sourire
Du jouir
Et l'oubli
Du sort.

Impair pair impair
Vous êtes sans tiers
Quand oui j'ai
Dit
Que plus n'en
Puis
De t'avoir
Sans
T'avoir
Jà fut fin
Et je devins
Ton orphelin
Criant là
Après ton sein.

Comme un verre
Que brise un cri
Comme un froid
Qui ferme un fruit
Ouaï ouaï ouaï
Quand oui j'ai dit

Tout fut fini
Et je revins
Sans plus un grain
Car tu fus close
Comme pomme de pin.

Sur ses deux genoux

Sur ses deux genoux
Pèlerin
Mon désir marche et prie
Qu'il t'oublie
Et que ton corps le quitte.

Que quitte il soit de l'emprise
De ses reflets
Quand il descend à l'eau
Comme par marches
Ou s'engourdit de calme
Dans la jouissance
Faites en lui
La nuit
La fenêtre
Ouverte sur les étoiles.

Nacre lune lait
Nappe ourlée d'un lent mouvement
Du haut en bas des membres
Éteins l'œil
Qui implore
Que tu le renverses
Et que ne reste
Qu'une pitié
À serrer les paupières
Sur la cornée blanche
Dessous comme dans un sac
Le trésor immense de tes vues.

T'aimé-je parce que tu me tourmentes

T'aimé-je parce que tu me tourmentes
Qu'aucun moment ma crainte ne s'éteint
Flamme d'un bec toujours incandescent
Oblique et rouge cœur coupé de biais.

Mon aimée je te crains et le silence
Qui me recouvre d'imaginations
Quand tu me quittes dans un froissement
De tes yeux clairs et de tes veines roses.

Te déplaire est vive horreur de mes
veilles

Sur ma langue des épaisseurs de lie
Noire du dégoût de moi et d'un marc
Où je lis la chouette et la chauve nuit.

Il faut d'autres filets

Il faut d'autres filets
Il faut d'autres nasses
Il faut d'autres mains
Il faut d'autres creux de la main
Pour retenir dans l'eau furtive du monde alentour
D'autres parcelles
Découpées ailleurs
Dans une étoffe lourde
Qui a l'épaisseur d'un sommeil
Où le temps germe noir et visqueux comme un jus
de betteraves
Où les cris sont des corbeaux
Lents à l'envol
Graves au mouvoir
Traînants comme des chapelets
Tournant contre des murailles
De peupliers fermant les premiers coteaux du
ciel
Où rien ne s'efface que dans de longs
estompements
Repris de crête en crête
Sur la ligne crénelée des cimes
Sensible à tous les souffles.

Si mon cri se perd mon aimée
Avalé par le temps avalé par le trou avalé par
les densités

Aux bords desquelles tout s'anéantit
Que les corbeaux trempent leur bec
Dans le sirop sucré plus noir qu'eux
Et s'abattent sur mon débris
Le mangent et le décharnent
Et n'en laissent qu'une odeur douceuse.

Planter dans la plaie un chardon

Planter dans la plaie un chardon
Lever à grands feuillets son calice
Courber les enroulements de ses bords
En écarter de deux doigts les franges
Y ouvrir de minces entonnoirs
Gratter les petites graines qui s'y cachent
Les cueillir dans un gousset en parchemin

Semences semences
Des poinçons des dards et des échardes
Dans l'échancrure des cornes blotties
Que le grand renoncement
À terre
Vous répande d'une main affermie.

Butées des hauts quais de pierre

Butées des hauts quais de pierre
Adoucies du regard des anneaux
Noirs et tendres yeux des berges
Cerclés du khôl des génisses
Cillées comme des gazelles.

Les mains ont joie à sentir
L'épaisseur du fer lissé
De peinture marine
Le poids des cerceaux
Gros comme des bras
Pris dans le chas d'autres
Cols aux pieds tournants
Vissés dans la pierre.

Cœur revenant de la mer
Lourd du désir
Des ancrs des chaînes
Des ganses des fermoirs
Du bracelet des glèbes
Accoste
Comme une coque en fonte
Léchée d'eau noire
Cherchant des deux fentes
De sa proue
Pendantes aux parapets
Les cibles creuses
Des lignes
De sa halte.

Mon aimée
Aie la bonté
De ces poings
Cloués aux rives

Aie la clémence
Des regards murés
Clignant au large
La promesse
De lourds recueils
Des tresses du chanvre
Déroulées sur l'eau
Comme l'échevelure
Des liens sans fin
D'un cœur en détresse.

Sens le balancement
Des paires
Chirales
Et du joug double :

Appariement des faces inversées du même
Attelage de deux soleils
Levant et couchant
Double encolure d'une même ruée
Aux portes de l'horizon
Assujettissements sous un bois
Que polit le déhanchement
D'inexact unisson

Des narines d'un souffle
Des yeux d'un regard
Des mamelles d'un bol
Des paumes d'une balance
Des mains d'une jointure
Des bras d'un enclos
Et d'un embrassement.

Vois la patience
Des enroulements
Vastes d'un mystère tournant
De circonférence en circonférence
De domaine d'êtres en domaine d'êtres
regorgeants
D'immenses corbeilles tressées
Comme des fruits du ventre
Sortant leurs têtes des pagnes où on les porte.

Résonne de ces secrets
De l'involution dernière
Imagée en des courants marins
Tournant autour de masses marines inbornées
Les enlaçant d'une coulée aux abords vertigineux
Roulant dans l'océan ses longs anneaux liquides
Souples comme des couleuvres qui plongent
Ventres d'onde vivace lovant des étendues
D'onde étale
Sourdant de sommes et de songes.

Presse-moi contre ta gorge
Que mon baiser naisse
À la naissance du sillon qui la fend
En deux rondeurs jumelles

Enroule-moi de toi
Enrobe-moi de ta chair
Et berce-moi
Dans l'anse de tes hanches
Qu'en ton bassin
Mon cœur batte
Comme l'autre roue rouge et sonore
D'un char.

Immer mehr

Immer mehr
liebe
und fehl
eines ausklangs
herz in weh
als floss und ufer
einander entschwinden
und sand und meer
wie lippen stumm
sich wieder binden

Immer mehr
schwelen
der brände auf dem fluss
äscherungen von sehsucht
auf treibendem gebinde
hinaus
in die gepressten fluren
des busens

Immer mehr
liebe
und hehl
der hände
die langen,
auf ufern aus asche
verweht von den bränden
der herzen und flösse
will die sonne nie
ganz untergehen
und honig in die urnen füllen.

It was once

It was once
the beginning
of it all
my falling in love
with the city of the tall mansions
at night
your going by my side
opening it to me as yourself
and my enjoyment
my enjoyment
of it all

Once we fell upon this scrap book
I immediately wrote
those first verses in it:

« Si de mon sein
Ou du tien
A jailli le sanglot pire »

None knows as long
beyond the parting of cities
beyond the blurring of streets
beyond the shutting of doors
beyond the last path of anxiousness
beyond the narrowing
of it all.

Le monde
Les soirs

Le monde
Les soirs de lune migrante
Qui rompent les semaines comme des hosties
Et nous scindent comme des trains d'oiseaux
Est fait d'essieux et de grosses roues de fer
Roulant des charrois
Que l'espace engloutit
Comme au-delà de la mèche en queue de
cheval du tobogan
L'enfant dévalant qui serre ses poings.

Je me divise en quartiers

Je me divise en quartiers
Je cours jusqu'à mes bordures
Par rues et ruelles
Mon cœur porte une couronne
D'artères qui partent
Droites ou tournantes
De places en parcs
De gares en stades
De canaux en ports
De fabriques en zoos
En victoires en portes
En colonnes
En avenues montant
Aux confins
Jusqu'au dernier pli de terre
Qui me borne

Je suis la ville que ton pas peuple.

Les anges de ton absence

Les anges de ton absence
Sont soldats en tunique
Armés d'ordres
Postés aux gués aux douanes
Aux barrières aux portes
À l'arrivée de tout venant

Car toujours me manquer
Est une barre
Tournée vers le couchant
Aveuglant l'horizon
Portée par deux aides
Que commande un centurion
Debout à leur côté
Le glaive nu à la main.

Porteras-tu coiffe et volants

Porteras-tu coiffe et volants
Seras-tu rose et tremblante
Le regard hésitant comme d'un chevreuil
Aux noces de ceux qui nous connurent amants

Qui surprirent des baisers
Qu'à genoux
Je te donnais
Quand tu salais l'aubergine
Et que tu en faisais
Un foison fondant
Ayant l'antiquité des châtaignes
Et que tu nous rendais
Nos langues enfantines
Si peu savantes au baiser

Apporte leur ton frêle élan
Monte
Signer d'une main
Dont j'ai mangé les doigts
Un registre
Où des paires de noms sèchent
Comme dans un herbier
Les nôtres restent inécrits
En bas des pages
Effeuillées.

Écoute

Écoute

Comme les choses sont stridentes

Et écœurent

De l'étirement

De ce que tait

Un ciel qui crisse

Comme du sable

Entre les dents.

Aimer l'essence

Aimer l'essence
C'est le matin ou une autre heure du jour
Quand l'envie te prend
Que tu fais couler de l'eau à perte
Dans un cabinet sombre
Et ne mets pas le loquet à la porte
Par où j'entre
M'agenouiller devant toi
Poser mes avants-bras sur les côtés de tes
cuisses
Les mains lentes puis inertes
Je baise tes genoux
Qui me coupent le souffle
Ouvrant en moi
Des cascades d'amour
Violent
Des angles simples de leur coupe

Je suis heureux
Au-delà de tout dire
Mon cœur plénier dans sa joie
Enveloppée de peau fine
Craquelante comme celle des bourgeons
Et je redis
Ma comptine
Née le jour
Où j'ai osé
T'aimer d'essence

Au cabinet sans lumière :

« Si j'étais ta mère
Je serais très jalouse de moi
Et je t'interdirais de me laisser faire »
De baiser tes genoux
D'embrasser tes cuisses
Les mains inertes
Le bonheur assis
À séjour
Apportant mon adoration
À tes jambes
À cette moitié d'en-bas de toi
T'aimant tout entière d'essence
Quand tu rougis d'un peu de gêne
Et que tu pisses.

Cent souffles

Cent souffles
Sont les langues du printemps
Ses mèches au vent
Serrées dans les poings
De coureurs nus qui les promènent.

Me ralentit

Me ralentit
Le relent d'ambre
D'un printemps
Naissant
Dont les jours se comptent
Sous les branches en fleurs des pommiers
Et dont l'air se mange à pleine bouche.

Constellations
Nœuds de gorges blanches
De tout fins pétales blancs ciselés
Disposés sur des branches brunes et luisantes
Devinées souples
Que coupent à leur embranchement
Des faucilles
Et qu'une main jette
Dans une fosse ouverte
Sur les glèbes lourdes d'un tombeau.

Une fois conçue

Une fois conçue
Comme un inceste
Jamais ne se dissipe
La fantaisie des branches fleuries du pommier
Coupées tendres et souples
Et jetées dans le trou de glaise
D'un tombeau.

Quand tout regard

Quand tout regard
Elles te croisent
Et qu'un regret
S'émeut
Dans l'eau des yeux
Qui te plaignent
Que tu viennes tard

Alors vite va là où l'on forge
Où le marteau voltige
Que le papillon sonore
Batte tes osselets
En poudre à ses ailes

Cours à la roue choisie dans les nervures
de l'acacia
Au lisse gouvernail du voyage
Des membres hors le corps
Étends-toi sur elle
Et qu'une barre rompe tes attaches
Et bleuisse ton tronc des reflux du sang

Mais en vain diras-tu je tranche et je
retranche
Le regard qui sort des yeux
Est à jamais enfant
Ce n'est qu'étranglé avec lui
Que finira
Le désir.

La chair des jours

La chair des jours
Et son cannibale
Anubis mangeur d'ombres
Ses oreilles sont froides
Sa langue blanche
Son museau furtif des proies
Chasseur épaissi d'oubli
Gonflé de torpeurs
Mordant dans le corps des pommes
La sponge
Inéveillé
Béant aux rivières lentes du temps
descendant les courbes
Fictives du globe.

invoque, ô jour, le démon qui a son élan à
ta pointe
Qu'il allume un brasier
Aux champs des vivants
Qu'il en approche le troupeau de ses victimes
Bêlantes et soufflantes l'air
D'étables chaudes des ventres et des mamelles
À l'œuvre dans les saisons
Et que de vrais égorgements il ravive
L'émoi d'être
Et le paie de son exigible sel
Et du goût rouge
Répandu dans les mottes
Lèvres fendillées
Sous la poussière
Que les derniers énervements d'un sabot
Battent.

Un combat de résolutions

Un combat de résolutions
Est l'amour mourant
Dans les bras faibles, trop faibles
D'un amant laissé en arrière
Évasant le monde
D'un recul
Où les choses fuient
De droite et de gauche
Dans l'angle tracé par des mains toutes plates
Plongeant vainement dans le courant
Pliant avec le flot
Comme les deux safrans d'un gouvernail
Sous une coque aveugle
Que ne serre aucun vent

Naît alors de l'écume du chavir
Contre tout autre
Le dernier vœu
Mordu dans la plaie
Tout le temps de son vouloir

Que le temps soit ma dernière parole
De simple et constant éloignement
Qu'il soit mis entre nous
Et s'allonge
Comme un bras
De mer
Comme une embouchure
S'écartant sans fin

À rompre comme à la naissance des doigts
La double et tendre courbe de chair palmante
La jointure initiale des terres

Qu'il soit mis et remis
Et remis à mesure
Du moindre ralentissement
De sa poussée

Samson marin
Neptune chevelu
De mille courants
Que tes bras ne faiblissent
Dans l'écartèlement des bords
Qu'arrondie sur l'immensité
La béance s'épanouisse comme un sein

Sois entre nous
L'acte simple qui rend vrai le vœu d'absence
Vérifie d'heure en heure ce que serrent les dents
De ne vouloir rien
Par ce que tu es
Pure accrescence
De gouttes d'être
Faites de battements bas
Sourdant des cages en chair du respir
Des cœurs en feuilles de bois des horloges
Du reliquaire en or des os pilés en poudre
noire de l'être

Qu'entre nous le temps grandisse
Comme une tache de silence
Et d'une séparation montante à jamais
S'élargisse
À perte de vue
Exténuant les êtres
Sur les rives

Amour mourant résolu
Mordant
La plus dure des souffrances
Qui ne se dit autrement
Que par le caillou

Monosonore d'un mot : dur
Qu'aucune main
À racler les fonds de tous les torrents
Ne ramasse de semblable.

De pelletées qui creusent
De pelletées qui recouvrent
Le temps de ses deux mouvements
Toujours plus nous diminue
Distants.

Le regard des corbeaux

Le regard des corbeaux
C'est leur ordre dans deux arbres
La nuit soyeuse descendant dans les
branches

Regard frappant soudain des yeux levés au
gré de l'aise

Répandue

Le soir venant

Sur la cour et le banc

Et dans les lents chavirs des cônes
issants des pupilles

Planant sur les douces paix du visible

Plongé lentement dans l'obscur

Reculant dans ses profondeurs légères

Et tellement douces à courir

Regard dardé d'une tenture plantée d'un coup

Dans le fond noir du ciel

Cognant d'effroi le cœur

Bris de charbon perchés

Raides quenouilles

Taillées dans le bois sec du sort

Fétiches suspendus aux ramures

Ouch! Partez!

Comment désapprendre l'histoire des astres

Comment désapprendre l'histoire des astres
Par la sapience d'un cœur meurtri
Trempe dans l'eau d'une jatte
Comme une amande avec sa fleur
Et divinatoire y lire
Dans le décollement des peaux
Des figures en dérive
Le conte
De blancheurs de lait
De seins d'ivoire
De bouches pourpres
Et l'éclair d'une vue
Mettant le feu aux sens d'un dieu
Rendant le désir violent
Luttant de ruses
Jusuqu'au petit cri
Surpris
Au passage fendu entre les jambes
Le sang ruisselant
Vif à teindre noires les mûres du mûrier.

Comment ne plus savoir des êtres les
causes
Que dans l'air le plus fin et le plus
resplendissant
Le plus calme des jours est sonant comme
une tempête
Que dans l'azur radiant sans borne
Le char de l'astre est une fournaise
d'airain

Ayant le poids des montagnes
Qu'un trop bel enfant
Priant instamment
Monte seul un matin et conduit
De mains inexpertes
Au fracassement.

Comment oublier les raisons
Du ralentissement des jours
Quand déclinant
Leur couchant tarde
Et que les vivants souffrent
Et les troupeaux bêlent
L'attente du soir
Parce qu'amour punit le soleil traître qui
permet le viol du cygne
Il allume en lui un feu inquiet
Et le fait mourir de voir sans cesse
Sans l'atteindre son aimée.

Claire plage
Balayée des yeux
Avec des pinceaux de soie
Lents à peindre
L'étendue.

Tout recouvert de surfaces

Tout recouvert de surfaces

Vibrant

Sensoriellement

Le monde est vaste du retentir en
elles sans halte

De place en place

Sa peau est un champ ondoyant

Qu'un vent constant ploie et peigne

Les pointes de ses épis dormants

Que la nuit fige

Des doigts de souffle

Les comptent

Courant sur elles

De gentilles piqûres

Dans les coussins

Des phalanges.

Quand il se casse en morceaux

Quand il se casse en morceaux
Et qu'il tombe devant soi à terre
Que les yeux le voient et se voilent
D'un embrun tiède
Le cœur fait mal à lui-même
Et ne se guérit d'aucun vœu
Voulût-il se donner à manger
Comme un pain rompu
En son secret.

Vie rêvée

Vie rêvée
Ôtant ce qui voile
Son tremblement
Montrant à nu
Un nœud sanglant
Pulsant dans les ramures
Rouges
Fines
Capillaires
Nœud fait des boucles
Du vé
De vie et de rêve.

Aller loin pour quitter

Aller loin pour quitter
Quitter pour aller loin

Ici là-bas jaillit
Là-bas s'ébranle ici

Partir et son ombre
L'indéchirable tourne avec le soleil

L'orbe de toi
C'est un dessin fait sur le sol par des
pas
Qui suivent le tour
Que fait le fil
Qui coupe le noir du blanc
De l'arc tournant de l'astre

Mes pas tirent ce sillon revenant
Dans ses traces
Aucun ne sort de sa courbure
Mais un val
Pourtour d'une ville ronde à un temple
Circonférence
D'un aller vain
D'un vain quitter
De ton absence.

Quitteras-tu un jour mes rêves ?

Quitteras-tu un jour mes rêves ?
Toi qui y passe encore
Agalmatique
Et toute poignante
À me remuer sans fin
Me faisant pleurer entre le lait et le sang
Me faisant gémir en un vœu
Que je fais de mes dernières forces
Alors que je meure en haut d'un escalier
Sur lequel tu me laisses
Te hâtant vers une porte

Seule ma tête dépasse les marches
Posée sur mes bras croisés en coussin
Comme si je m'étais endormi sur un livre
Le reste du corps plié sur les degrés
Nul oiseau de noir augure voletant sur mes épaules
Mon songe encore chaud de la mollesse des
larmes de l'infini regret
Je coule
Nous lavant de toute rancune
L'amour sans cesse revenant revenant
Et moi cire

Sortiras-tu de mes rêves
Tout simplement
De ce pas continué
Qui te conduit à leurs bords

Et puis encore plus avant
Et tu es au dehors et va toujours
Est-ce ainsi qu'un astre traverse une mansion?
Que Venus sort d'un signe et d'une ère
Les dégraine
Comme cosses de fèves?

Cherchant des bijoux pour ton poignet

Cherchant des bijoux pour ton poignet
Je trouve la pierre rose et matte
Qui va à ta peau à merveille
À tes yeux à magie
À tes dents à perle
À tes mains à langueur
À ton cœur à nacre
Et à trouble tendresse.

Sur la tête une tourelle
Tu es dense de tout l'hors propos
De l'imminent
Qui me menace des pires souffrances
À attendre de te perdre.

Absente tu me conduis aux endroits où
d'autres désirent
Et d'être près d'eux me les montres
Corps si loin des nôtres
Et te déshabilles sans rien laisser
Et descends un soir d'été à la tombée du calme
Dans l'eau et la vase
Et me peins dans l'âme
À me la souffler
Psychè se noyant dans le noir
Le dernier or
De tes hanches
Expirant.

Et tu perds l'offert à ton poignet
Me punis absente sans penser
Et le rêve me le dit dans un éclat sombre
De l'or des petites boutiques orientales
Où les bracelets enfilés sur des fils comme
des brioches
Se touchant par dizaines sur leurs perchoirs
S'achètent par les mères
Se gardent dans des boîtes serties d'os
S'y oublient
Pour un mariage
Impatient.

Dis moi comment

Dis moi comment

Rien n'est plus

Il y a hâte

Il y a hâte
À clore
Le nombre
De ce qui d'épure
Devait faire un bel arc
D'adieu
Et que plantés à espaces rapprochés
Les derniers pals
Se touchent devant le flot
D'amertume

Il y a hâte
De parfaire
Ce que veut bâtir dans l'âme
Minée par elle en un antre
Où se perdent trois cordeaux traçant les
plans de déclive
Vers le flot vert
La Fileuse

Il y a hâte
Que soit prête
À se décharner
La poitrine
Ses côtes se comptant
Des deux bords de la proue plate

D'un bréchet
Comme l'ondulation double
D'un évasement
Dont s'est couvert l'espace d'un pouls et
d'un respir
Et qui s'est desséché dessus
Puis s'est figé creux et sec
En le petit nombre
Clos
Des vœux qu'un pauvre
En haut d'une chair claire
De maigreur
A modestement comptés
Et bien rangés.

Un mot manque dans ta bouche

Un mot manque dans ta bouche
Un mot manque sur tes lèvres
Parties

Mais sorties de la mort hâve
Rester vives et chaudes
Couvrir et souffler un mot
Qui inonde
Les crevasses
Que creuse
Dans l'âme
Le mot qui manque dans ta bouche.

On dit le grain et la mort liés

On dit le grain et la mort
Liés
Et l'on s'applique leur sagesse
Pour entrer en terre
Que les peaux s'y assèchent et s'y flétrissent
Qu'elles se fissurent
Que le son du corps s'en répande
Que des cavités du crâne
Comme de jardinières
Des herbes poussent

Mais avant
L'autre étui
Le lit
Les sueurs dans les draps
La cuiller approchée des lèvres
La bile au bout du vomissement
De ses derniers redoublements secs
Le front vagant
Échappant à la main qui le tient
Les chemises collant froides

L'amer tourment
De l'âme à s'expirer.

Heureux suis-je

Heureux suis-je qui ai reconnu l'intérieur
Des terres d'Amour et les pierres et le sel
À l'entrée des dernières grottes de son bel
Ouvrage et heurté les bords secs de sa demeure

De roche est l'amour extrême et pétérée sa soif
Aucun flot n'y porte mais l'errance et le désert
Et quarante années vives et les fondrières
De sable du grand fourneau salin que l'azur coiffe.

Aux lèvres

Aux lèvres
Fontaine
Portons ton eau
Aux lèvres oiselières
Aux coussins où perchent les fines pattes
onglées
Aux courbures livrées aux becquettements
qui les pillent
Par nuées
De baisers
D'étourneaux

Vignes aux beaux balcons de pierre blanche
ourlée de mousse
Les cyprès sont tendres à clore vos
closeries
Deux cèdres sur vos flancs
De leurs troncs centenaires vous ancrent
Dans les collines
Luttent contre leurs propres ailes
Que l'azur ne vous prennent et sur elles
vous enlève
Chimère
À la faveur du vent

Vignes tournées vers le ciel
Comme des rondeurs de chair
Caressées par l'air âpre
Tachetées du sang des myrtilles
Les oiseaux ont vendangé vos combes sûres
Doux est le soc qui creusa vos gercures
Lèvres
Désir vous lève et l'émoi vous fendille.

Être plein de nuit

Être plein de nuit
Puis se remplir de jour
La nuit s'écoulant vers le bas comme par
des siphons
Le jour montant à mesure
De ses nappes claires
D'air et de sang
Et son bourdon battant dedans

La première écluse de l'être
Est celle du souffle
Le premier cri presse l'eau des alvéoles
Y forge le sec
Et le tranchant de l'air
Et les vigueurs du tact

Et les autres écluses
Du jour à la nuit
Et de la nuit au jour
Sont faites de membranes qui s'enflent
comme des joues
Et donnent deux faces au vivre
En chacune rien d'autre qu'un battement
Qui fait le clair et l'obscur

Respirer autrement suffit pour dormir
Le réveil revient chercher les autres
cadences du souffle
Mais te toucher
Et rageusement le perdre.

Ariane ma sœur éplorée

Ariane ma sœur éplorée

Un amant

Qui ne vint jamais

L'a laissée au bout de la terre

Sans rien pour s'embarquer

À sa suite

Ses larmes sont d'alcool

Ses mains sont de nacre

Ses ongles sont d'un rouge ancien

Son corps enfle et désefle au gré des nuits

Plus la lune est ronde

Plus son verre est plein

Les croissants y mettent des faucilles de
gingembre

Et taillent dans la résine de l'herbe des
ivresses sèches

Il n'y a rien à faire pour elle

Toute consolation se perdrait sur ses routes

Le christ marchant à elle coulerait sur le lac

Ses anges perdraient la voix et le service des
mains

À moitié couchée sur le sable le regard perdu
sur l'eau

Elle désarme l'être

Lui ravit ses veneurs ses carquois ses chiens
et ses échos

Les fêtes de ses poursuites

De sa rive elle dévaste le monde
Efface ses couleurs à grands pinceaux d'un gris
trempé longuement
Elle l'enveloppe d'une désolation muette
Comme d'un lin sans couture et sans bord

Te ranimer pour ranimer le monde
Il est facile d'y penser
Mais aucun souffle, de père ni de mère, n'a
cette ardeur

Pourquoi laisses-tu croire le contraire?
Oui tu es belle à voir
Disparaître
Dans l'eau des larmes
Tu y fais briller une sorte d'adieu
« Rappelle-toi moi
Toi qui n'as pas ma soif
Ni des eaux fortes l'amère et infinie
contenance. »

Si chaque jour offrait

Si chaque jour offrait comme un épi son souffle
Les mois seraient des moissons
Les années des amoncellements de lunes
Et les lustres d'immenses tentes brodées
Sous lesquelles des centaines de femmes
Vivraient dans le luxe
Seraient mes épouses
Et me suivraient à la guerre

Le cœur est un volant aux plumes blanches
Frappé de regards qui le lancent dans l'air
Et se le renvoient en jeu
Puis le laissent dans l'herbe
Oiseau mort qu'aucune main ne presse au creux
du sein

Si le jour faisait don de ses volières
Accrochées dans les échappées du ciel
Scintillantes d'éclats neufs
Comme du reflet dans l'air
De battements d'ailes luisantes
Vues d'en haut
Toutes neuves comme du matin même
Toutes promesses et rien que promesses
Il me ferait pacha noir
Voilerait mon cœur aux regards
Le placerait au centre de ses ramures

Faucon alerte et fier
Aveuglé d'un riche capuchon
Droit au repos sans fièvre
Questionnant à peine royalement des nervures du
cou les présences alentour
Puis élané
Comme un essor tranchant lâché d'un sec débandage
Et d'un escient soudain des yeux

Grâces et disgrâces ne sont que du jour
Pour aller à lui les yeux deviennent regards
Les cœurs se font volants
Et revenir vibrants de ses amorces
D'oiseaux du sein oiseaux de proie.

La femme au sourire

La femme au sourire
C'est folie
Comme elle s'éclaire de lui
La face radieuse du fin croissant des lèvres
Ouvrant le cœur pour juste le fendre

La femme au sourire
Ce sont deux anéantisissements bout à bout
Ayant en moi leur œuvre
L'un à peine accompli dans les heurts du
souffle
Que l'autre fonde pour ravir d'un coup
Tout le coffret de l'air
Et ses petites âmes qui font vivant
Et le visage
Parti en riens soufflés
De la simple radiance de l'ébauche d'un
rire en face

Qu'une tête en l'espace se porte ainsi
légère
Sur l'aile d'un pur agrément
Qui fait sa bouche
Et les cœurs choient
Les fronts touchent terre

La femme au sourire
C'est victoire
Qui étend mon corps de tout son long

Sur le plancher d'une cuisine
Le tourne sur le dos
Et me fait sentir le lent déliement des
membres

Lors ne puis plus rien
Tout mon dedans a la mollesse des larmes
Gorgées de bonheur extrême

Lors je retiens mon souffle
Prends son pied
Et le pose sur mon cœur.

Quand on quitte les hommes pour s'en détacher

Quand on quitte les hommes pour s'en détacher
La tête enfle par endroits
Comme celle à eau d'enfants
Qui n'en savent rien

Le vide y monte en somnolences
Ses volutes bossèlent la boîte ronde
En abîment la ligne
Le poli jaune
La maigreur des surfaces

De mon cœur à celui
Jumeau
De l'être
Il y a ce qu'il y a entre les deux fruits d'un
poirier
Qui a poussé ses branches
Au-dessus du mur enfantin d'un verger
Et a laissé choir de ça de là
De son enclos
Deux fleurs arrondies
Et épaissies de chair

Départs de deux sentiers filant en arrière
Haletants d'un souffle subtil
Et d'une intelligence ventée d'un air aigu
Qui la brûle de pureté
La picote d'entêtement

À remonter les pistes odorantes
Des entours peuplés
Des presses d'amis
Des carillons de jeux dans la cour
De l'archipel d'îlots

Que font à présent dans l'étendue infertile de
la vie

À vue d'œil liquéfiée derrière

L'excitant vivre

Et la vendange d'un cœur

Gonflé du jus des joies communes

Des rires tordant

Une grappe d'homme

Le monde en son entier, dedans dehors

N'ayant plus qu'un bruit d'écoulement de haut
dans d'anciennes auges

D'une eau rouge

Pissant à gros filets des ais d'un pressoir

Il y a au pied d'un mur un fruit orphelin

Que le regret ramasse

Souvenance des joies de la dent dedans

Des lèvres friandes de ses formes pleines

Et des coulées giclant de ses chairs gorgées de
suc

Qui se hument de la bouche

Et se mangent parfum

Air entêtant

À chercher chercher d'un cœur vibrant de
prescience

L'être fête plusieurs

L'ivresse née de l'écrasement

De grains par poignées

De cœurs par bandes

Gaîté bue

Du banquet

De l'ancienne douceur des morsures de l'être
Jardin!

Retours des choses

Retours des choses sur leurs anciens sentiers
Lassants d'infortune
Dessinant les traits d'usure
D'un visage
Improspère

Vue du cœur
L'horreur muette
De cet épaississement lent
Du déchant des jours
Crie
Un cri
Secouant le toucher glacé
Des plis de nuit d'un rêve
Glaucque à sentir
L'eau tranquille dans les citernes
Que des pointes d'étoiles de peine
Ont percées

Le cœur affolé court à l'aide
De ci de là
Comme une fille de ferme
Qui voit soudain le feu dans les granges

Les pieds nus ne sentent rien de la nuit
Du froid
Des aiguilles des chaumes
Du gravier des sentes
Des mottes du labour
Des cosses du châtaignier.

Un peu plus clair

Un peu plus clair
Que les autres jours
Dimanche
Adoucissant le ciel
D'un lait d'amendes

Tu baignes le cœur
Le garde au lit longtemps
Lui donne l'aise et la paresse
De petits malades feignants

Mais le monde est mort déjà
Maison jardin et balançoire
Les orangers en fleurs et les petites mains
Qui cueillaient les clochettes blanches
Et les frottaient dans leurs paumes
Le nez trempant dans la petite ouverture
qu'elles faisaient
D'un angle sage
Comme appris à l'école

Sur le monde mort
Un dimanche se lève par méprise
Comme une fenêtre cède à une poussée du vent
Et s'ouvre d'un doigt

Sur le monde mort
Un éclat nacré descend
Un jour sans les autres
Morts avec le tout en bas.

Écouter le chœur de voix uniques

Écouter le chœur de voix uniques
Montant de cloîtres
Où n'est cloîtré qu'un seul :
« Être à soi est le plus méchant des maux »

Voix pures ne heurtant nulle enceinte
Ne sonnant nul écho
Cordes de luth d'anges aspirés au fond de
colonnes de vide
Courant le monde
Comme une eau de ruisseaux qui ne sait
bruire

Vaine est la pierre sur ses rangs
Éventée l'eau sur leurs commissures
Aux puits que fore
La descente d'un seul
Aux sources sèches du retenti
Des joies d'antan

Est-ce assez des transparences du ciel ?
De la lumière dans l'étendue ?
De son retour dans les gorges du vent
Croulante en poussière dans les branches ?

Pousse d'une perche à la hampe lisse

Pousse d'une perche à la hampe lisse
Comme un miroir
De la main
Le radeau de branchages
Sur un fleuve enflant
Et couvrant toute la vue
Comme un sein où les lèvres courent
Et qui emplit les yeux d'un soupir de chair
sans borne

De soie et de lait
Est la chair dévorante
Qui mange les bouches et les mains
Brûlées par ses douceurs
Affolées par son musc
Effrayées sur ses pâtures comme des chevreaux
Écrasées contre elle par des surenchères d'affres
Du besoin

De soie et de lait
Est la dernière rumeur
Qui porte aux confins des embouchures du vivant
Aux derniers bruissements des rivières
Mourantes en milliers d'éventails de petites
langues
Sur l'argile inerte de terres définitives
D'absolue absorbance

De soie et de lait
Est le dernier enflement d'un souffle et d'un pli
de l'eau
Où le monde est porté comme un ruban de
vaguelettes
Qui finit de suinter ses derniers écoulements
Sa terminale agitation
Dans l'embranchement d'un fil liquide
Pendule d'un cœur
Qui est à la dernière inquiétude
Battant les courtes volées de la fièvre d'un
sang
Sur sa corde
Soudain coupée

De soie et de lait
Est toute la souvenance
Couchée sur les branchages vogant vers la
descente du fleuve
Avec ses ossements
Polis comme un miroir
De fêtes
Calices
Que lâchent les mains.

Certaines nuits s'allume

Certaines nuits s'allume
Au plus léger
D'un sommeil
L'éclat d'argent d'un ventre
Affleurant soudain dans les plis d'une eau
verte
Une angoisse

Qu'au corps du dormeur
La plus heureuse des étreintes
Celle de l'étoffe
Le lovant comme un enfant ivre las
Ne devienne pressoir
Ne cesse de le serrer
Jusqu'à lui sortir l'âme
Comme l'huile d'une chair de fruit
Broyée par la roue irréallement polie
d'une meule
Que les mains flattent comme la plus douce
peau qui soit de pierre

Si l'étui de laine
Où le corps se prend comme deux doigts
dans un chiffon
N'arrêtait de s'enrouler
Ce serait saisir des mains l'œuvre
Voilée
Même au plus secret, au surnuméraire
Des sens.

Ce serait saisir
Le plus patiemment
Comme si elle s'épelait
Par petits paquets d'être
L'œuvre
De ce qui jamais n'arrive
Dans un drap sans coutures
Les bras serrés contre le corps
La tête moulée comme un masque
La bouche creusant la toile sans l'embuer
d'un souffle
Deux globes d'eau blanche la faisant
bomber sur leurs rondeurs inertes
L'âme
Mourrait-elle mille morts
Ne se disjoint des plis
De l'être
Linceul.

Ton corps étendu

Ton corps étendu
C'est l'arc de mes climats
Dessus moi souverain
Voie déroulée en un firmament de signes

Allant d'une embrasure du ciel à l'autre
Montant sur l'horizon
Il étreint
Les terres changeantes
La mer
Arrondie
Comme un chat

Tu me fais commencer de la pointe du pied

Du genou
Tu pousses mes émerveillements

De tes cuisses
Tu me fends comme l'air où tu passes

De ton bassin
Tu m'habilles de chair

De la pointe du sein
Tu me donnes des langues

Du clin de tes paupières
Tu saccades mon cœur

Du bout des doigts
D'une main qui se tend pour aller à mon
dernier verger
Tu rabats le mince portillon du souffle
Et y fais tomber un loquet.

Certains jours le ciel

Certains jours le ciel en son entier est un
sentir

Un cœur

Décroché dénoué délié sans artères

N'ayant rien d'un poing

Mais touché à reprises d'un pinceau d'aquarelle

Comme un doigt de peinture

Étalé sur l'étendue rugueuse d'un grand canson

Il est le fond sentient d'un vivant sans bord

Le monde se colorant d'humeurs.

Comment du ciel sentir le cahot

Sa course alerte dans les falaises

Le galop sur le roc de ses roues d'azur
cerclées de fer

Son ardeur à couvrir les plaines comme un serpent

Qui sent le soleil entré tout entier dans les
pierres

En jouit les yeux clos de tout son ventre

Orne l'astre d'un diadème de plumes

Devient la double espèce de son orbe et son phalle

L'Imploré des soifs aux patiences ferventes,

Dans l'embrasement sans limites,

Des bouches des pioches et des houx.

Comment du ciel sentir tout l'intérieur ouvert
aux yeux

Ce qu'il éprouve quand il roule en soi

Comme une immense nef aux flancs mouvants

Une mer du dedans d'une mer d'alentour

Toute avivée de ce qui la presse

Et la distend et la disjoint, et la rejoint et
la refond

Et la fait sentience vive de chaque poussée qui
soulève

Un pli d'elle d'un pli d'elle.

Comment du ciel sentir le chavir par-delà les
corps érigés et les têtes
Ouvertes de deux calices à faire sonner en soi
comme en un dieu de pierre dans les dunes
Les moindres germes de la clarté
Comment du ciel mesurer en soi le tirant
Et s'éveiller à ce qui s'émeut en lui sans cesse
De mouvements d'onde et d'air dont il est
Parmi le créé
Le grand dépôt
La grande glaise dont ils ont forme.

Comment plonger en lui un regard
Sans qu'un vertige nous prenne
Et nous livre aux angoisses cascadantes
De ses parois se crevassant sans fin.

Soufflons nous aux oreilles cette rumeur du vrai
Qui casse comme un fétu tout l'orgueil d'être
sensués de vue altière
Et d'ouïe distante d'harmonies:
Que personne ne sait ce qu'est le ciel
Ni comment d'effroi on y touche
Ni comment d'habitude on n'y touche guère
Ni comment de quiétude on accorde corps et vie
sur ses recommencements
Sans le voir

Sans le sentir
Toujours naître à nouveau et s'arrondir en voûte
Sans se savoir
Aveugle des deux moitiés du cœur
Qui perd le sens de son être divis

De sa courre de dextre et de senestre
Chassant deux allures d'objets fuyant dos à dos
Appuyant à gémir sur la soudure de chair
Où ses moitiés s'abouchent
Tournées comme de force l'une vers l'autre
Cousues de lèvres
Indéchirables
Semées de désirs contraires
Écloses de semences hostiles
Récoltées en gerbes abhorrentes
Fauchées en chaumes où l'on ne peut marcher
Que dans des couloirs de pas allant au plus
loin des lisières où ils se touchent.

Car le ciel est seul à le fendre comme un fruit
d'une ligne oblique
À lui donner sa forme d'organe biparti
En solaire et lunaire hémisphères

Et le cœur n'est rien sans ce miroitement en
lui des astres
Sans la rencontre dans ses baies de leurs
ascendants
Fluant vers lui du haut large en murmures
Roulant les uns dans les autres par vaguelettes
S'entreplissant de crêtes aux lignes
changeantes du partage.

De ce cœur
L'aimer
D'amour immodéré.

Du fond des grands bois

Du fond des grands bois

Clair voir

En un sursaut

Du cœur

Leurs lisières

À les sentir

Lointaines comme des lunes

Ourlées comme des couleuvres

Ayant mangé les géants qui pensaient les forcer

Et faisant de leurs méandres

L'ourobore

Animer le cœur à voir

De tout l'écartement de ce qui le choie et
flatte

L'immisérance

D'un butoir

Couvercle cloué à un doigt du nez

Qui fera manger jusqu'à ras les paupières

Sans allumer au fond des yeux un regard.

Il serait si beau d'aller 1

Il serait si beau d'aller au plus beau lointain
De l'homme
De traverser comme son rebut
Presque tout de lui
De toucher au sentier du dernier bord
Des falaises
Qui dans la mer au-delà tombent de tout le haut
De tout l'aride le mesquin le laid le méchant
De son fait.

Il serait si beau de suivre du pied
La ligne
Des crêtes
Où finit la masse d'aigreur
Comme un tracé de découpure
Contre que du ciel
Peint à l'eau la plus tranquille du plus uni
des bleus de roi des palettes de l'aise
Et de la clarté d'un trait sans bord.

Il serait si beau de se dire
Qu'un chemin mène à travers gorges
À l'échancrure
Qui fend comme un éclair droit
Court comme une vipère
Deux règnes
Constellés
Tout tendus d'aversion

Et de penser l'un de l'autre
Attouchant avoisin finitime
Permettant
Des brisants fermant le ciel au bleu filet delà
L'enjambement.

Et de voir naître au-devant des sens
Aux confins irisés de la masse sombre
Un regain des semences qui lèvent sans ahan
Nourricières des premières chairs qui avaient
le goût de la manne
Ève mangée d'Adam comme un délice du désert.

Il serait si beau d'aller 2

Faire à rebours et d'effort ce dévalement
Qui rendait les corps putrides dès le premier
sanglot
Leur donnait la terre en labour
Les recouchait dedans ses glèbes comme un ferment
Qui sème en l'âme un champ sans borne d'effrois
Et la fendille de visions à vomir sa dernière
amertume
D'un séjour couvert et recouvert
D'immenses linceuls d'ossements.

Remonter au plus lointain de ces fonds
C'est porter un désir à incandescence
En engendrer l'âme de l'âme,
L'homme essentiel enclos dans le tronc de
l'homme,
Sexuer l'une et l'autre d'un manque
Les combler l'une de l'autre
Les saturer de rayonnance au haut jour
De leurs noces.

Enjamber l'Erèbe des noirs massifs de l'être
Inessentiel
Vers cette splendeur
C'est rêver le plus bel au-delà
Et des sentiers suspendus comme des rubans de
fumée
Dans l'air
Escaliers tournants de conte

Déroulés comme des pelotes par des chats
Qui les laissent derrière
Dévolus aux yeux absents grand ouverts
Des voyages du songe.

Il serait si beau d'aller 3

Non ce ne sont pas ces arrangements
Mouvants comme les lianes du saule,
Ces excitations d'enfant lancé sur des
passerelles
Croulant derrière son pas qui monte
Les chemins nimbés d'une montagne d'aventure,
Qui émeuvent
Le premier sommeil du père protoplaste
Adam premier pétri
Visité par les affres d'un cri de toute sa chair
Crissant des moindres parcelles de l'homme
enclos en lui.

Adam dormeur est tout de tourment
Son respir un gémissement de tous ses membres
épanché
Sur la terre qu'il rend anxieuse
Montant dans les feuillées qui en frémissent
Dressant les vivants qui rampent
Surprenant ceux qui nagent et volent.

Étendu de tout son long
Il est le corps cosmique
Couché sur le tertre arrondi et ses contrées
Dénombrant de ses membres les êtres
Détaillant le créé de ses articules
Faisant courir sur les bords des choses
Ces lignes de son qui les font distinctes

Les appellent
Du plus près au plus loin
Puis au plus lointain fond de l'absence
Et vibrent d'elles en sa gorge.

Il geint d'une supplication qui le traverse :
Que le tourneur des formes dans l'argile
Veuille apprêter au plus beau lointain de
l'homme
La belle et dernière innocence du désir
adamique.

Qu'il lui donne son second gémissement
Quand le premier cesse et sa soif déchirante
En un jet de l'onde qui jacule le sein du ciel
Et fait rugir les fauves à l'unisson dans les
steppes.

Qu'il lui donne d'habiter un jardin
De l'eau courant dessous
Dans les combes des fruitiers en fleur
De l'ombre des couches
Des femmes rajeunies sans cesse
Que l'amour n'use pas
Qui n'usent pas l'amour.

Infinie simplicité des droitures
Du désir
Delà.

Les jours passent comme des flèches 1

Les jours passent comme des flèches
Devant des yeux paresseux
Tirées par un archer qui s'applique
À ne pas fléchir
À lancer avec une calme et sûre constance
Ses traits
À en garder les intervalles semblables
Poussant un troupeau de mortels
Sans lenteur et sans hâte
Vers le couchant.

Il en dénombre les jets au lâcher de sa corde
En tient registre exact au fronton d'un cadran
où une ligne d'ombre
Dit la dépense des pointes du temps
Il fait tourner sans trembler du souffle ni de
la main
Continument
Un astre sur une tige
Pressant de l'ombre sur de la pierre
Sans effort ni friction ni aucun retardement
Cueillant l'huile du plus clair néant des jours
qui se goûte.

Les jours passent comme des flèches 2

Les jours passent comme des flèches
Tirées par un archer ambulant à pas marqués
Sur la courbure que font tous les êtres pris
ensemble
Le cœur se ferait hirondelle
Pour voltiger sur leurs trajectoires en l'air
Les couper comme de fils
Les rayer comme du verre
Les atteindre l'haleine perdue comme peut la
perdre l'oiseau
En une gerbe de cris dans l'air
Et immolateur
À tire d'aile
Se transfixer d'elles
Pour en sentir le jet
La frappe
Le bel arrêt en lui
Et de soi la sanglante entremise
Et le transpercement.

Le cœur se veut la visée du jour

Le cœur se veut la visée du jour
La cible effractée en plein vol
Du plein fouet
Des quatre pans de ses carreaux.

Le cœur se veut la visée du jour
Sa targe lancée de toute la force d'un bras
Le plus haut et le plus vite qu'il puisse faire
Comme une balle en cuir lestée de grains
Qui fonce dans l'aure
À la manière d'un plongeur
Ivre de percer si longuement l'espace
Qu'il en produit de soi le grand suspend
Qu'il en secoue tout effort de lui
Ne bouge plus d'aucun membre
S'approche et se fixe à la figure excelse d'un
crucifié de l'air
Le torse en avant
Gonflé non de douleurs
Mais des plaisirs de son abandon triomphal au
vide
Et sa demeure prolongée dans l'aise
Déployé de toute son envergure
Comme un sourire qu'on ferait choir et planer
du plus haut des falaises.

Le cœur se veut la visée du jour
Un bel oiseau aux chairs gourmandes
Une grive clignant des yeux

Saoule d'air et de grains que son bec en fleuret
saigne comme des outres
Tournoyant dans les vignes
Puis virant d'une saute de l'aile vers les
plages rayonnantes d'en haut
Claires de tout objet
Bleues des vacances de tout désir
Profondes des tons de mer
D'un grand océan mais qui ne serait que l'eau
douce de toutes les rivières
Elle prend essor et lance comme un caillou
vibrant
Dans les fonds d'azur d'un bandeau sans bord
L'hyperbolique invite
D'un contre-lancer
De fulgurante interception
Assaut ailé d'un faucon
Allant à elle comme un boulet
La frappant dans un éclat de plumes
Et deux cris.

Les jours passent comme des flèches 3

Les jours passent comme des flèches
Devant des yeux paresseux
Tirées par un archer aux cheveux tressés dans
la pierre
Au profil frappé dans l'argent
Qui les lance au loin à cadences comme les
pointes d'un fouet sans lanière
Dessinant dans le ciel par lente répétition
La parabole d'un geste qui montre devant soi
jusqu'où va son domaine
Sur quel fuseau d'ultime resplendissance
Son carquois se couche
Et sa main amortie se relâche.

Comme un berger décrie de la voix donnée à
mesure
Le cordeau imaginaire
Qui clôt pour le jour la ronde des pâtures
D'un troupeau aux cents museaux
Qui furète du souffle chaud de ses tendres
narines
Piétinant sur place de ses sabots
La ligne hélée alentour
Tracée d'une gorge savante à serrer ses gerbes
Et les lancer sonores
À s'élever comme une apparence du ciel et
retomber à distance sue
Courbes intermittentes venant mourir sur une
sente un buisson un torrent
Lécher l'enclos de la nuit
Et dormir sur les seuils de demain.

Apollon aigri

Apollon aigri fauchait devant Troie de ses
traits infaillibles

Les beaux guerriers de la Grèce

Neuf jours durant

De la pointe de l'horizon retentissait la
clangueur terrible de son arc

Envoyant ses bolides clairsemer les rangs

Et rallumer sans fin les bûchers des morts.

Les flèches de l'archer aux nattes torsadées et
au regard absent

Font un feu roulant à salves lentes dans le ciel

Invisibles contre son éclat et l'incandescence
cosmique de ses luminaires

Fines aiguilles argentées traversant des flots
de splendeur

Qu'aucun œil mortel n'y devine

Qui ne perçoit que ce qui a trame

De deux fils qui diffèrent et partent de lices
opposées

Croisés au point de leur tissage du visible.

Elles blessent sans plaie au corps ni nul
ensanglantement

Insensibles au plus dolent des êtres

Elles sont faites du même élément qui les
transporte

Inapparentes comme des diminutions extrêmement
lentes du même

Inaudibles comme des corps d'infinie lissité

Traversant l'espace sans frottement

Elles engendrent l'étrangeté d'un mouvement
sans résonance

Qui n'émet aucune onde
N'en traverse aucune
Ne suscite alentour aucune alerte d'aperception
Faisant partir de chaque point de sa transience
des centaines d'ondulations
Qui emportent les points qu'il chasse
L'espace est anguille
Qui ne sait que céder et sinueusement.

Étrange mouvement qui n'exerce aucune poussée
Dans le creux des contenances vibrantes qui
l'habillent
Ne fait rien ciller dans l'entredeux des corps
Comme mangé à mesure par des épaisseurs
d'absorbance parfaite
D'un espace mort
Irrespirant
Inerte
Dont on a extrait les balances vives
De la mécanique écorchante de ses fluides
Interférences infiniment involuées de ses courants
Tournant les uns sur les autres et dessinant
Les infinis nuancements
Des clartés et des assombrissements de bleus
qui se chevauchent
Qu'un regard posté sur la rive sait être
l'enchantement
De la mer
Et son appel de sirène à l'être sensué d'espace
Pour qu'il entre en elle et en ses balancements
se résolve.

Dont supposément le cumul du cumul est seul à
meurtrir.

Seul un bouddha sait tirer sur ses yeux la
couverture de peau

Qui les caresse et mouille

Et couche et borde le regard

Le calme et l'assuage et le ravit aux allèchements

De l'autre voile

De cette surface du monde où les choses ont des
vies dansantes

Se déhanchent comme des bassins de femmes

Et jettent leurs couleurs comme des langues du
désir.

Au règne dont des lèvres de pierre font le seuil

Au règne dont des lèvres de pierre font le seuil
Ourlées de contentement
Pincées aux commissures
D'un insensible plissement
Qui les fait souveraines
Comme un balcon duquel on a vue sur tout l'être
Récédé
Jusqu'à disparition
En une marée qui à reculer a englouti la mer
Et étalé à perte de vue un désert de roche

Lèvres pincées d'un plissement
Qui les fait rebord
D'un sourire où marchent des colombes
Emblèmes
Des retours des âmes dans les corps
Jusqu'à l'épuisement des bariolages des chairs
et des plumes
Dans l'épanouissement en roue
Des prestances du vivant.

Au règne de l'archer qui fouette son char pour
courir aux points cardinaux de son lancer
Et y dépenser les mesures toutes régulières de
son adresse
Les yeux sans regard qui parlent aux lèvres seuil
N'ont nulle résignation ni paresse
À brûler d'un vœu
Jusqu'à n'être plus que deux globes de ferveur
D'une fois ralentir
D'une fraction de cadence
L'envoi des traits qui tracent au jour l'arc de
sa descente

Et balaient le ciel de leur crin comme une aire
Vaste nette lisse
Pour la montée de ses pléiades
Et le déferlement des épis stellés des moissons
étincelantes de la nuit

Mais au contraire vraie et grande ardeur à
assentir
À l'œuvre précise d'anéantissement
Des choses qui sont sous les paraboles tendues
du feu de l'archer
À affirmer et embrasser
D'amour fatidique
L'éternel retour de sa pâture des formes par le
jet et la voix
Solidifiant d'itération au toit du monde une voûte
Le firmament d'un ciel tout minéral
Qui au bout de ses grandes années
De l'usure de ses anneaux
Dans les immenses rotations de tant d'airain
sur tant d'axes
Brûlera comme une ville
S'effondrera comme des mansions
Enterrera sous lui tout le grouillement des
formes dedans.

Le cœur de l'Éveillé est accordé aux heures
Qui sont les scansions de cette œuvre au secret
Il s'est dépouillé de toute duperie
Entendeur de sous les eaux
Du hurlement qu'elles font quand elles percent
le ciel
Uni à leur latence dans la doublure des choses
D'un aveu dont il se scelle.

De leurs blanches ailes

De leurs blanches ailes et leur ombre jetée sur
l'être

Les heures battent un effeuillement

Elles éventent sur les choses d'infimes
craquelures en poussière

Et dé-peignent le monde

Comme un tableau qui à rebours s'en grisaille

Et désapparaît

Revient fantôme à l'indistinction de ses thèmes
et ses ombres

Perdant ses touches de couleur durcies comme
des écailles

Qui font au sol deux ou trois lignes de pelures
sous son cadre.

Le cœur saisi d'éveil est saisi de cela

Et rend à l'escience des heures

À l'instant où l'arc les jette d'un claquement

Le dû d'un léger sursaut,

Son battement,

Pulsant dans l'éclat serein d'un sourire qui
passe sur les lèvres

Comme un rougissement.

Seul le dernier lancer qui souffle le dernier souffle

Emportant l'expir et délogeant l'âme qui
tournoie un temps dans l'air

Comme un oiseau sourd

Donne au cœur une autre manière de sursaut

Le fait s'écarquiller comme un regard

Lui plante d'un trait un éveil tranchant

L'éclair de tout le souvenir

Et le tue d'amertume

Nettement.

Serait-il dentelé

Serait-il dentelé

Mon cœur

S'ouvrirait en éventail

Il déploierait tous ses replis

Écarterait les fins triangles de chair entre ses
côtes

Jusqu'à n'y laisser aucune froissure

Il forcerait la main à onduler pour le tenir

Et formerait cette moitié de roue

Qui appartient au genre étrange des moitiés
parfaites

Apanage d'un oiseau panaché d'une forêt d'yeux

Lisse comme un paravent

Marchant toute ensemble comme dessinée sur une
toile

Au gré de son porteur à aigrette

Qui danse son quadrille allant venant.

Serait-il côtelé

Mon cœur

À s'éventer comme une main de cartes

Qu'un accord de liaisons fait voler d'un bond
en l'air et choir

Alignées une à une comme une guirlande de
chances

Mon cœur

N'aurait plus de recoins

Où cacher des désirs dans le fouillis de ses
pliures

Serrant en son fond par rangs les mille et un
souhais vivaces

Germinant dans les alvéoles roses-tendres de
son tissu natif
Essaimant des ruches de ses excitations
Pour les suffoquer tous
Derrière le toc de ceux qui se tiennent au plus
proche de ses surfaces
Et inventer le plus amer des tourments
Qu'est le manque à vif
Sans cesse allumé dans la chair par le
scintillement que font
Comme les lumières d'une ville étalée de son
long sur la mer
Les clignements du désir dans les choses
Courant à travers elles comme des yeux
des lèvres des coiffes des allures
De passantes.

Serait-il dentelé
Mon cœur
S'épanouirait comme un sourire dans les
gerçures des lèvres
Il enflerait comme une montgolfière que lève du
dedans un air chaud
Il irait dans les airs sans effort
Ferait la surprise des oiseaux
Qui voudront compter ses côtes
Il rayonnerait de tous les fuseaux des quartiers
de son fruit
Il aimerait à tort le visage aux yeux verts
S'éprendrait à travers des pieds du corps délié
Clignerait du regard comme bat des ailes un
papillon

Et lancerait mille sourires
Échancrures serrant du blanc d'émail
Dans le pourpre ardent d'une bouche
Ou serrant du blanc des yeux
Dans des brides ailées de fine peau ciliée
Sécantes qui à trembler sur la blancheur
Volètent
Sanguines
Et vont fêter la griserie que font dans la
rondeur de joues
Fraîches comme des pommes les matins de givre
Duvetées comme des pêches qui s'adoucissent
Des fossettes
Qui rient enfantines
À vendre l'âme.

Serait-il côtelé
Mon cœur
Se ferait soufflet à rougeoyer des nuits
entières
Au feu de l'âtre près duquel nous dormons
La molle chair de tes rêves
À m'y faire une place
D'entaille infime
Où j'entre dans leurs stries attendries
Clou de senteur
Pointe qui ne pique maisodore
Girofle dont le pied se fendille
Comme au point où brûle rouge une baguette
d'encens
En mille fragrances qui courent comme des
mèches du désir

Et embaument ton corps et ton sommeil.

Serait-il côtelé

Mon cœur

Voudrait que tu en brises les arêtes

Comme d'un lampion d'un parapluie

Que tu en casses la coque

Comme d'une huître

Que tu l'invertèbres

Le dénudes et le prennes

De doigts fermes comme des broches

Et l'avales comme un fruit de la mer

Sa rocaille éclatée au rebut

Lui tendre et moiré aux saveurs de malt

De marée de saumure

De ce qui suinte de ta vulve

Et qu'il disparaisse en toi

Comme un prophète en la baleine

Garde-le dans les hanches de ton arche

Cuis-le dans ton ventre fourneau

Fais-le renaître de tes entrailles

Prononce-le de tes lèvres

En moi

Comme l'aveu

Que tant j'attends

Que je suis tien

Sans reste.

Il y a encore des années de choses 1

Il y a encore des années de choses
Devant nous
Nous disions-nous
Non pas de celles qui comme le temps
Ne se voient ni ne se touchent
Et comme lui se comptent dans les plus fines
minuties
Fractionnant ses mesures jusqu'à faire courir
les nombres qui les nombrent
À fréquences prodigieuses
Comme de petits éclairs dans des cases
Où leurs lignes sont brisées en bâtonnets
Tournant dans les quatre sens d'une géométrie
qui génère tout l'être
En tous les chiffres de ses calculs
Et à s'accélérer dans les millièmes et les
millièmes
Comme une langue
Affolée
Flagellée d'excitations de dire
Conterait
Dans un charivari sonore
L'histoire du monde en une après-midi.

Il y a encore des années de choses
Devant nous
Non pas de celles qui comme le temps
Ne sont que passage des choses
Leur usure par son écoulement

Et ne sont encore cela que par manière de dire
Car seules les choses passent et s'usent
Les années de temps elles ne semblent être au
mieux que d'un écart

Qui n'est rien

Puisque pour en apercevoir une ombre

Il faut construire des choses ingénieuses

Qui gravent dans la pierre des métaphores
d'écoulement

De ce qui ne s'entaille ni ne s'entame ni ne
coule nulle part

Qui imagent par le glissement d'une mèche
d'absence,

Fine et droite exception de l'inondement du
monde par la clarté,

Sur une suite de traits

L'incorporel qui n'en a ni n'en laisse.

Qui n'en laisse sinon l'aliène de quantités de lui
Sans cesse amassées sur un fil de tous les
points duquel partent

Transversalement

Des milliers d'autres

Où s'alignent et se pressent corbeille contre
corbeille

Les petites cages fébriles

D'une infinité de poitrines d'oiseaux

Pulsant comme ils piaillent d'infinies
simultanéités

D'évènements

Qui font les battements du cœur innombrablement
ventriculé de l'être.

Semblent alors monter comme des avenues
tournantes sur son massif

Les années faites du temps docile de ses
chroniques

Accrues sans cesse et précises

S'étageant joliment comme des amoncellements de
vie

Qui fut et demeure

Dans l'encombrement des choses qui en restent

Et qui roulent vers les moraines

Des champs primordiaux du monde

Sur des déclives d'infinie lenteur

Où leurs concrétions comme des cailloux du
déluge

Font l'éparpillement de l'étant

Sur des grèves qui viennent de naître

Y marchent à petits pas

Descendant d'une coudée dans les millénaires

Gisements à ciel ouvert des grandes apparences

Que le soleil à son lever teint de l'éclat

Et des duretés d'un cuivre.

Mais fantômales

Qui se perdent par paquets

Par masses

Par avalanches

Nées d'un souffle de trop dans la fatigue d'un
vivant
D'un soupir gonflant comme l'eau d'une larme
dans l'agonie d'un mort
Effondrements jusqu'au plus bas des vallées
sans jour
D'anneaux qui se veulent comme des vasques
Spacieuses claires et contenant
Mais sans parois se dispersent comme de l'eau
jetée en l'air
Et n'ajoutent rien à soi
D'avoir d'un cordeau d'ombre cerclé le temps.

Il y a encore des années de choses 2

Il y a encore des années de choses
Devant nous
Nous disions-nous
Non pas de celles qui comme une rivière les
portent
Et les éloignent du présent vif
Les exténuent à mesure
Mais de celles que les choses elles-mêmes
transissent
Se chargent d'elles et les portent
Choses rivières sur lesquelles les années
voguent
Comme des coques de navires
Choses navires à porter des années cargaisons.

Le monde sera comme un épi
Sec
Fait que de choses
Sur son brin qui casserait comme un filet d'eau
dans le gel
Il n'y aura que des graines
Fermes comme l'albâtre
Fendillant leurs peaux sèches comme des
corsages
De statuaire
Démiurge d'un monde qui s'arrache aux moulures
du potier
À la moiteur de ses argiles
Au pétri de ses doigts

Que les mille onctuosités qui font la terre
glaise
Gantent d'un film irréel qui chasse de la main,
Qui presse enserre gâche et moule,
Jusqu'à l'infime fraction de fange plaste
La salissant à peine d'une sueur qui est dans
le limon
Inextinguible
Comme le ruissellement du temps
Dans les tourbes de l'ancien monde.

Fruits secs et clairs comme l'émail

Fruits secs et clairs comme l'émail
De bouches dont les lèvres ont gercé
Sous les vents qui dévalent du bleu odorant des
neiges
Nos choses sont vives comme l'air
Piquantes comme l'azur des sommets
Cinglantes comme des fraîcheurs qui brûlent
Courant le monde et le rayant de luminiscences
comme des météores
Qui dans le ciel font entre les saisons
Ces déchirures qui sont les sillons du désir
Quand enlevé d'élan il a vivement ses bonds et
sa voie.

Nos choses sont sèches de tout ennui
De toute torpeur d'un délai
De tout trempement dans les eaux noires
Qui endolorissent et mangent le cœur
A l'engourdir dans les moiteurs perméantes du
temps
Qui dévivent le monde.

Nos choses sont des éclats de durée sèche
Des choses-moments
Qui ont la rondeur des germes et des grains
Dans l'échancrure d'éclosions justes comme un
midi.

Elles sont le verre entre vos doigts

Elles sont le verre entre vos doigts
Si fins à le mouvoir que le vin semble une
langue de couleur vive
Faite pour vous danser dans la main
Pour la lécher partout
En chatouiller la paume
Et donner à l'étrange invention qui porte aux
lèvres un bouquet de robes de saveurs
Dans la très mince transparence
Du plus fin vaisseau de l'également
L'élégance exquise d'un mouvement fait à faire
chérir
Cette extrémité de vous
Cette fin de votre corps dans un dernier
évasement
De cinq filets de chair s'affinant jusqu'à
l'éclat dans l'ongle
De pointes qui chatoient
Inégaux comme pour produire des formes les plus
impaires
Les caresses les plus riches
D'intervalles
Et le désir de les redessiner des lèvres
De sucer une à une leurs phalangettes
Puis deux à deux
Puis les manger toutes
Avant d'aller à la bouche
Qui creuse la faim
Follement.

Elles sont le ruisseau et l'abeille

Elles sont le ruisseau et l'abeille
Quand au retour d'une marche
Nous posions nos provisions sur l'herbe
En premier le pain piqué de graines et poudré
de farine
Puis le fromage sur son mouchoir
Le raisin dans l'eau entre les pierres
Vos pieds de sous l'ample robe verte sans
manches,
Qui était pour moi tout l'été et ses brises,
Allaient par jeu de l'herbe à l'eau et de l'eau
à l'herbe
Bleuis d'un froid qui vous faisait rire.

Puis d'un coup l'air strié d'un cri
Court comme un soupir roulant dans le
gargouillement de l'eau
Un sursaut de tout le corps
Une pâleur subite sur les joues
Et votre main qui se porte au pied
Renverse le buste jaune de l'insecte
Et cherche sans savoir quoi
Comme la pointe vague d'une nasse de brûlures.

Qu'un conte est beau et charmant sur son fil
Naïf et tendre
Que déroule haletant un cœur d'enfant
D'être de la simplicité de l'eau
Courant au soleil sur une roche qu'elle fait
sourire

Et briller aux mille frissons de sa fraîcheur
De tous ses micras et ses incrusts
Et de son fond de fonte
Le fer des pierres
Granit coulant sur elles ses tables et ses toits
Que la terre a voulu noir et lisse,
Et antre du soleil
Aux pointes où il renaît,
De tout commencement.

Ce que la fée abeille vous fit
Ce jour-là
Ce fut de vous prendre par le pied -
Certains animaux amis de notre allure dès le
Jardin
Dédaignent la main et mènent par l'astragale -
Pour vous faire entrer dans le Dehors
Dans le règne évanoui qui borde
Un enclos qui n'a plus d'ailleurs
Sur lequel ne se lèvent ni ne se couchent
Les vieux hochets de l'ancien monde.

On croyait Nature derrière la haie
Dans le grand massif des marronniers qu'on voit
encore
La nuit complètement descendue
Et d'où l'on fait partir dans des images
Qui se raient et s'étirent dans l'ensommeillement
Comme s'il y était perché dans une cage d'ombre
Le chant branchier d'un coucou jusqu'au matin;

On croyait y toucher au bout du sentier delà la
prochaine combe
Et ne trouve que traces presque tout effacées
d'un sillon liminaire
Sans cesse reculé
Jusque dans la mer mourir en vaguelettes et
rides d'eau.

Nature s'est enveloppée d'une robe de lierre
Immense anneau vivant suspendu à sa taille
Comme un volant à mille pans d'une danseuse qui
pirouette
Et le fait tourner à balayer le sol de ses ruches
À en faire monter les plus légères
Comme une toupie de gaze
Jusqu'aux hanches
Aux bras au cou
À s'en voiler le port de tête
Et son vain regard absent dedans.

Robe grimpante croissant autour d'elle de
proche en proche
À une vitesse que l'œil perçoit
Elle fait l'effet sur qui s'avance vers son
pourtour,
Promeneur égaré ou Tristan en quête ardente du
chèvrefeuille,
D'un mur sans fin se mouvant en spirale
Montant comme une tour s'édifiant à mesure dans
le ciel
N'ayant nulle part ni entrée ni sortie

Surface en leurre d'un dedans d'outre-monde
Charme pur de l'occultation.

Quand elle se fait colonne tournante d'absence
Nature n'a plus de portes dit le conte
Ni ne donne embarras de heurter aux bonnes
Mais des apertures fines comme des dards
Qui viennent à soi au lieu de laisser aller à
elles
Qui empruntent le doux bourdon des abeilles
Se corsètent de leur duvet
S'ajustent leurs petites ailes
Et volent sérieuses à l'incessant ouvrage
Pour se piquer soudain d'une lubie
Délaisser brusquement leurs moissons
Fondre sur une chair dans l'herbe
Y planter la douleur vive.

Ni vos mains ni vos pieds
Ni aucune partie du corps
Ne connaissent le genre de ces blessures
Ni la manière qu'a de finir la douceur ondoyante
des blés
Dans la sèche méchanceté des chaumes
Ni le sens de ce Mal que nous veut l'Être sans
présence
Beau à nous endolorir les yeux.

Nos choses porteront dans leurs cales

Nos choses porteront dans leurs cales
Comme une denrée
Le temps
Elles se compteraient de l'index à la ronde
Avant de s'égayer au jeu de figer des recoins
d'être
Comme coursé par un coureur adverse
Ou surpris par un regard qui se tourne au plus
soudain
On se fait colonne à « Pouce! »
Et statue d'un élan arrêté d'un éclair à
« Soleil! »

Elles ne seraient que trois par moment
Mais comme des châsses
Pesant lourd comme l'or ou légères comme des
gommes
De myrrhe et d'encens
Elles s'arrondiraient comme une main
Serreraient trois années dedans
Feraient faire halte à l'étoile
Trois révolutions elles arrêteraient la lune au
firmament
Le soleil derrière la mer
Et un monceau d'astres dormants derrière le
visible.

Les mages qu'un rêve éveille en hâte
Habille de laine et de feutre
Chausse de vair sangle de bure
Et met sur la route comme des brigands

Emportaient des choses de cette espèce
Et se guidaient dans la nuit de leur patience
et de leur être coies dans leurs chasses
Le ciel tournant au-dessus de leurs têtes
Comme la roue du temps.

Jusqu'au sursaut
Des veines de l'or dans le velours
Des brins d'arômes dans les résines
De l'étoile arrêtant net ciel et terre
Et le transissement de ce qui sans fin coule et
use

Tout l'existant
En une flèche dans un carquois
En une traîne de lierre dans un bouquet
En une couronne de langues dansant dessus une
soudière
En une chose contenue dans le pli des choses.

Trois couronnes s'abaisseraient jusqu'à terre
Trois faces de rois y presseraient un baiser
Pour saluer la naissance d'un répit
Que l'amour donne
À serrer dans ses hanches
Comme un cœur sacré
Les flammes d'un brasier flagrant dans les
pinèdes
À consumer
Toute la tiédeur du temps.

On dit des choses la plus certaine

On dit des choses la plus certaine
La mort
La propre fin de toutes
Que plus sûr qu'être est finir d'être
Et n'être plus

Qu'être est l'illusion d'une forme qui passe
dans la poussière

La fait tournoyer et l'agglomère
Lui donne contour et stance
Puis la quitte

Et la laisse choir
Comme une mélodie qui se défait
En une pluie de sons éteints

À voir ainsi crépiter dans le néant
En un feu d'artifice
Des gerbes de pissenlits soufflés de proche en
proche
Roulant leurs fines arêtes incandescentes
Comme des gymnastes raidis au saut
Amincis comme des tiges
Culbutant leurs pointes scintillantes
Sur des plans aériens toujours plus loin dans
l'espace
Dessinant par nuages de brindilles étoilées de
têtes
Des sphères sorties de sphères
Caprices de polyèdres inimaginés dedans

À voir ainsi s'éteindre tous les cieux
Qui se sont jamais tendus par-dessus la béance
Ondulant comme un dais sans bord d'un mouvement
pris dans l'éternité
Dedans comme des reflets d'immenses rivières
immobiles

À voir ainsi la nuit des mondes poudroyée de
lueurs
Venir elle-même se coucher dans un pli
Qui ramène l'être comme une couverture sur lui-
même
Le laisse entier glisser dedans
Se referme sur lui et l'endort d'un sommeil
absolu
Sans respir sans rêve et sans réveil

À voir ainsi la nuit des nuits tomber
Noir du dedans de grottes où il n'y a jamais de
jour
Noir des profondeurs des mers closes et
recloses de tous les sceaux de l'inerte
À la moindre languette de clarté
Et qui ne savent depuis le premier jour qui
scinda les ténèbres
Ce qu'est cette mèche qui tangué
Sur les crêtes mouvantes d'un flot de soie
La traîne chatoyante d'un oiseau de feu
L'eau irisée des sources à midi
Et y fait jaillir la splendeur

À voir ainsi le noir effroi de ce qu'est
l'angoisse à son dernier degré
Suffocation pure d'un lieu aphotique
Noir rapt de tout l'espace et de tout l'air
Noir rebours de l'explosion d'une bombe
Qui fait de son nuage de feu la cloque d'une
énorme ventouse
À vider du moindre germe d'air tous ses
contenants alentour
L'aspir instantané de tout souffle
Allant le ravir à peine naissant
Au fond des moindres vacuoles de son tout
premier
Et plus secret prélude
Froissant les poumons comme un linge qu'on
essore sous une pierre de meule
Les écrasant en minuscules sachets sous vide
Les décollant des côtes de leur cage
Pour les laisser tomber comme un petit tas de
feuilles sèches
Dans le ventre

À regarder ainsi dans le dernier fond inerte de
la nuit
Qui est la mort accomplie
Et n'en pressentir que des fulgurances toujours
déjà éteintes
Battements sans retenti dans la poudre de
l'absolue noirceur d'un trou où tout s'anéantit

Le cœur est frappé d'un sursaut
Un tremblement passe sur les lèvres

Où se lisent des mots balbutiés
À nommer un rapport des plus simples qui là se
donne à saisir sans recel
Comme ingénument
Mais qui à mesure qu'il se conçoit et dit d'une
bouche absente à tout le reste
Convoie la rumeur d'un oracle et murmure son
épouvante

Que mourir est facile d'être de ce côté de
l'être
La mort
Elle
Indicible horreur
De l'irrespir
De n'être

Dès lors il serait si beau si l'on ne pouvait
que mourir
Être un vrai mort mais
Être toujours,
Serait-ce d'une dernière douleur ou d'un
dernier sanglot
Fût-elle vive fût-il amer,
D'ici

Être le mort d'un mourir qui quitte encore
D'un lit et sa ruelle
Et son si court sentier

Ici.



Postscriptum



Anapnoè **Lenteurs du souffle**

Les pensées qui suivent ont été mûries tout au long de l'invention des morceaux rassemblés ici et confiées à des feuilles au hasard. Puis ces feuilles ont été jetées à la fin du recueil dont la question les avait suscitées – qu'est-il qui rassemble et se fait recoin où, comme un dormeur, viennent trouver un tendre étui de corps ces alignements de mots qui se « lisent » ? Elles se brochent sur le dernier feuillet de ces morceaux et sont parfaitement accessoires. Elles n'invitent expressément à aucune prise de connaissance, mais admettent que les yeux, s'ils les rencontrent, en fin de lecture de ces *Souffles* ou n'importe où en elle, s'y aventurent.

Anapnoè veut dire, en grec, respiration. Le mot ne pivote pas autour d'un 'a' préfixé qui prive, à la manière d'une a(n)-apnée : il alignerait alors, hyperboliquement, l'un sur l'autre deux 'a' du même genre – intermédiés phonétiquement d'une liquide qui les rend prononçables. Il ne s'agit donc pas d'une privation de la privation, d'une absence de la suffocation, comme si on ne respirait que par « manque-d'étouffer ». La respiration ne serait alors que le déraillement d'un étranglement. Ce qu'elle est cependant, de fait, souvent. En bien des âmes la pulsation du vivre n'est que l'agitation d'un mourir qui avorte.

Si l'ana-pnoè, le re-spir, ne procède pas d'un redoublement du dépouillement, si son préfixe (ana) dénote une remontée vers le haut, elle doit alors dire quelque chose de la nature, appelons-la,

anaphorique du souffle. Tout re-spir est avant tout une remontée du spir, de l'espír, lequel, cependant, on chercherait vainement dans les recoins les plus cachés de la fonction. Aux origines, aux tous premiers ressorts du respir, on ne trouve jamais un état élémentaire de spiration directe.

Le souffle est toujours et très originairement, pris, c'est-à-dire toujours re-pis, formé à partir d'un rassemblement, très exactement d'un ré-assemblement (re-rassemblement) de ses matières (ses volutes) et de sa poussée. Il est originairement dédoublé d'un mouvement de reprise dont il ne peut jamais déployer le mouvement simple. Le premier ne peut jamais être isolé du second, déconstruit de lui, pour laisser advenir un simplex du souffle, qui serait sans pliure. Il est ainsi des morphismes géminants dont on ne peut obtenir les tiges nues, celle de la toute première foliation qui livre le plan et la matière sur lesquels un pli, comme le retour d'une doublure sur un premier fond déployé, se forme. Dès ses premières poussées, cet organisme se dédouble : il génère et épaissit en même temps et le plan de fond et celui qui se replie sur lui. Il substance sa déhiscence en même temps que les feuilletts qui s'en embranchent. C'est une contemporanéité originaire de l'aller et du retour, du croît et du recroît.

Nous sommes des êtres animés dont l'animation est très fondamentalement une fonction de simple aération, c'est-à-dire de prise d'air par l'organisme. Mais cette fonction, si elle est en un rapport direct et purement acquisitif à l'air, se trouve dans un rapport nouant à elle-même. La re-spiration n'est pas une seconde spiration, mais une suspiration, un soupir (*suspirium*) premier : elle fait entendre, dès son tout premier et élémentaire advenir, toujours cette reprise, cette anaphore, cette poussée

rassemblante et remontante, qui fait l'anapnoè, la prise d'air, chez l'homme parlante. Un soupir parle en tout respir.

L'homme parle dès le respir, de son souffle même, et non seulement, phonatoirement, avec lui. Le souffle advient toujours d'un léger suspend, d'un « suspir ». Il est en lui-même d'une certaine manière un ralentissement. Il a quelque chose, pourrait-on dire très loin du sens propre du terme, d'« énonciatif ». Non pas d'une pensée, mais d'un se sentir thymique aux résonances très profondes. En ses reprises et puis son déploiement, il « énonce » parce qu'il bruit du frémissement de son être abouché au jour. Toutes les colorations résonnent dans l'anaphore de l'air dans le respir et font ce bruit du souffle si riche des nuancements de l'humeur et de l'affection.

* * *

La poésie est un chant accompagné d'une lyre.
Le chant est fait de souffles, la lyre est de cordes.
Tous les deux sont sonores d'un frottement.

La poésie a quitté le monde, avec les nymphes et les bois aux fraîcheurs d'aube.
Car un jour très étrange, arrivé tout adulte, sans matin, un cortège s'est formé, un grand tombereau s'est mis en marche. Il a suivi, en de longues et pénibles étapes, un chemin sombre qui a traversé une à une toutes les contrées du monde. Pêle-mêle, comme un bagage, s'y sont chargés les dieux, les éléments, les météores, les chimères et tout ce qui avait l'éclat de l'apparaître ;
tout ce qui, de surprise et d'émerveillement, faisait tressaillir le cœur et pinçait, au fond de son coffre, les rangées cachées de ses fibres.

Le monde comme un logis s'est très heureusement senti du
départ de cette caravane.
Il s'est mis à aller très bien sans la presse des êtres qui voulaient
habiter ses éclosions mêmes.
Libéré de leur suspend en lui, il s'est laissé aller à son cours.
Il s'est donné des gammes presque infinies d'êtres et de
jouissances.
Des choses pleines et mûres, toutes denses et faites, et qu'il
pouvait produire continument en nombre.
Il s'est imposé à la louange de tous et mérité que nous lui
souhaitions tout le mieux, puisse-t-il prospérer ainsi, longtemps
encore, sous tous ses climats.

Car quelle idée de lui en vouloir, parce que la poésie l'aurait
déserté! Quelle idée de se faire nostalgique de celle-ci!
Bon vent à l'un et à l'autre, au monde et ses cargaisons, à la
poésie et son charroi.
Bonne route aux deux, qu'ils aillent, avec les faveurs du ciel,
toujours plus loin aux termes opposés de leur course.

À la croisée des chemins où leur départ s'est fait, une inquiétude
peut naître.
En une âme qui reste en peine de ce divorce de deux cortèges qui
n'ont immémorialement fait qu'une noce.
Orpheline des deux, elle les cherche d'une voix.
Sa main va vers son giron pincer des cordes dont l'instrument à
deux cornes faisait chantante la tête d'un dieu taureau.
Sa poitrine se serre et pousse des colonnes d'air vers sa gorge où
s'engage et vibre le son.
Mais la lyre est de vent et la gorge sans souffle.
N'en sortent, de l'une et de l'autre, que des lignes, presque
muettes, si lentes à parler qu'elles ne peuvent se lire.

* * *

Il y faut, pour les rendre parlantes, une intuition semblable à celle qui naît dans les mains de qui a perdu la vue : chercheuse-et-trouveuse par fractions d'éclair de ce qui a matière et place dans le vide.

De fait, les yeux qui glissent sur les lignes de ce recueil sont creux comme leurs orbes, non pas d'une infirmité leur, mais de celle de ce qu'ils regardent.

À tenter de lire un poème, ils vont dans le vide que celui-ci a laissé derrière lui.

À s'étonner de ce vide, ils se heurtent contre les faces d'objets dont le monde a diligemment et vainement rempli la place.

La poésie et le monde, allant dos à dos au plus loin l'une de l'autre et pour le meilleur de chacun, sont, tous deux, des vides irréversibles.

Ils sont semblables à ce que devient l'entour de tout voyant qui s'amuse à jouer, une après-midi en ville, à l'aveugle.

Il a l'impression que tout a disparu dans le noir, qu'il n'a que du vide devant lui, que bras et mains fouettent du vent, que ses pieds posent du moindre pas sur un gouffre ; alors même que des objets sont là, qu'il sait encore qu'il y en a des multitudes, qu'il craint leur rencontre tant ils sont avivés dans leur dureté et qu'ils semblent devoir faire étrangement mal au moindre choc. La posture est affolante comme telle.

Des deux immenses vides de la poésie et du monde, on serait tenté de dire que leur conjonction fait cette posture même. Il y aurait élégance et finesse à amener de la sorte à se conjuguer les deux composantes de cette ruine ainsi complète de la présence.

En effet, on serait tenté de dire que de ces deux vides l'un est vraiment ce qu'on fouette dans le noir et qui fait abîme devant soi, l'autre ce contre quoi on risque de se cogner et de se faire mal ; l'un est donc vraiment vide et l'autre est vraiment plein, l'un est vraiment rien, l'autre est vraiment tout.

Puis il suffit d'une incertitude pour que les aspects s'inversent et que les sentis contraires s'insinuent : que prédomine l'angoisse du plein et de son choc, et c'est le vide qu'on cherche et son recès. La vacuité loge alors une rassurance et fait sentir dans ses plis étoffants et feutrants l'aise de rondeurs où se blottir ; le plein est aride et vain, le bric et le broc des décharges qui l'emplissent fuyant à pic dans le néant au fond.

À poursuivre ce jeu avec les deux vacuités jumelles, on arriverait au constat que rien n'est de secours ; que les balancements dialectiques qui peuvent séduire un moment sont en vérité parfaitement inertes ; qu'il faut en rester au fait de l'éloignement constant de deux vides de presque égale inanité.

Quitte à formuler l'évidence : que les deux procès corrélerent, que l'évidement de la poésie n'est rien d'autre que celui du « monde », et que l'évidement de celui-ci n'est que la perte de sa puissance proprement épiphanique.

* * *

Le fin mot de l'énigme, le pourquoi de tout cela, il ne semble pas que quelqu'un l'ait en notre présent. Et il n'est pas nécessaire de le produire ici. Car s'il est bon de méditer sur l'exténuation du poème et sa disparition, sur l'absence de la poésie comme de ce qui ne peut se faire aujourd'hui que d'un geste d'absence – vers un giron sans cordes et un sein sans souffle –, il est bien plus

pressant de savoir comment une telle poésie, du moment qu'elle advient encore, se laisse lire.

Car la voilà, ici, advenue, on ne sait vraiment comment. Elle est un fait mince, d'aucune insistance, jetant une ombre fine qu'une brise trouble. Elle se propose au regard, qui hésite au seuil, pour après s'élancer à son habitude.

On ne trouverait pour les poèmes de ce recueil qu'une seule injonction : de lignes presque muettes, qui peinent à parler, la lecture des yeux est mortelle. Elle est trop filante pour elles, elle court dessus et ne peut qu'accuser le vide où toute poésie a étrangement sa vie aujourd'hui. Elle est comme le passage d'un frimas sur des fruitiers. Si ceux-ci sont nus, il les laisse tels. S'ils sont en fleurs, il les rend tels les premiers.

Une poésie où tant d'absence opère ne sauve des voix orphelines qui montent au lieu de son départ du monde que des bribes. Ce sont des fleurs de patience écloses dans le désert. Leur frimas est de pure et de la moindre accélération. Gel, raideur, cassure et chute à terre sont tout ce qui vente sur elles d'un souffle qui n'a pas leur lenteur. Comme une vigne dont les vrilles seraient faites d'un fil en verre, tout ce qui d'une allure brusque ou pressée passe à travers elle la rudoie et l'aheurte. N'entre en ses beautés et ses ivresses que ce qui se coule dans ses longs et fragiles épanouissements.

Dès lors, la clé d'entrée aux inventions de ces voix est celle qui, paradoxalement et ingénieusement, ouvre un habitacle pour le quitter. Il faut sortir de tous les véhicules du regard et de la parole qui aux abords de ces lignes auraient encore une hâte quelconque. Il faut quitter les courants de ces ondes qui brisent les coraux à simplement les effleurer de leur alacrité. Il faut

surtout et encore délaissier les yeux, nerveux, qui ont désappris le nonchaloir.

Doit s'inventer un lire anapnéique, tout de respir. C'est de ce lent lire alors que ces inventions pourraient verser dans l'âme inquiète un certain calme. Une paix faite de cette langueur des yeux à dérouler, comme le dit plus haut un poème, sur rangs de pierres une ligne d'eau.

Table des matières

Quatre mots.....	5
Dans le sablier.....	6
La lune a rapproché le ciel.....	7
Une chimère, seule.....	8
Secret de mes secrets.....	9
Sirènes.....	10
Vierges d'amour	
I.....	11
II.....	12
III.....	13
Sensible comme l'aire.....	14
Pour dormir matin.....	15
À la procession des géants (Divertimento)	
I.....	16
II.....	18
Gris vert eau.....	20
L'architecte du cèdre.....	21
J'entre le ciel.....	22
Noir coucher.....	23
Cloîtrer le ciel.....	24
Le ciel est noyé de redoux.....	25
Au paradis il y a.....	26
Quand tu dances.....	27
À mon sens.....	28
Ça ne peut être la nuit.....	29
Déesse aux mains calmes.....	30
Au dernier bord du monde.....	31
Trop me prive.....	32

Es-tu belle.....	33
Tes yeux glissent sur mes lignes.....	34
Quand pointe le jour.....	35
La ligne qui court.....	36
Lorsqu'encore je t'écrivais.....	37
Aujourd'hui à jamais.....	38
Sur ses deux genoux.....	41
T'aimé-je parce que tu me tourmentes....	42
Il faut d'autres filets.....	43
Planter dans la plaie un chardon.....	45
Butées des hauts quais de pierre.....	46
Immer mehr.....	50
It was once.....	51
Le monde	
Les soirs.....	52
Je me divise en quartiers.....	53
Les anges de ton absence.....	54
Porteras-tu coiffe et volants.....	55
Écoute.....	56
Aimer l'essence.....	57
Cent souffles.....	59
Me ralentit.....	60
Une fois conçue.....	61
Quand tout regard.....	62
La chair des jours.....	63
Un combat de résolutions.....	64
Le regard des corbeaux.....	67

Comment désapprendre l'histoire des astres.....	68
Tout recouvert de surfaces.....	70
Quand il se casse en morceaux.....	71
Vie rêvée.....	72
Aller loin pour quitter.....	73
Quitteras-tu un jour mes rêves?.....	74
Cherchant des bijoux pour ton poignet...	76
Dis moi comment.....	78
Il y a hâte.....	79
Un mot manque dans ta bouche.....	81
On dit le grain et la mort liés.....	82
Heureux suis-je.....	83
Aux lèvres.....	84
Être plein de nuit.....	85
Ariane ma sœur explorée.....	86
Si chaque jour offrait.....	88
La femme au sourire.....	90
Quand on quitte les hommes pour s'en détacher.....	92
Retours des choses.....	94
Un peu plus clair.....	95
Écouter le chœur de voix uniques.....	96
Pousse d'une perche à la hampe lisse....	97
Certaines nuits s'allume.....	99
Ton corps étendu.....	101
Certains jours le ciel.....	102
Du fond des grands bois.....	105

Il serait si beau d'aller 1.....	106
Il serait si beau d'aller 2.....	108
Il serait si beau d'aller 3.....	110
Les jours passent comme des flèches 1...	112
Les jours passent comme des flèches 2...	113
Le cœur se veut la visée du jour.....	114
Les jours passent comme des flèches 3...	116
Apollon aigri.....	117
Seul un bouddha descendu en lui-même...	119
Au règne dont des lèvres de pierre font le seuil.....	121
De leurs blanches ailes.....	123
Serait-il dentelé.....	124
Il y a encore des années de choses 1...	128
Il y a encore des années de choses 2...	132
Fruits secs et clairs comme l'émail....	134
Elles sont le verre entre vos doigts...	135
Elles sont le ruisseau et l'abeille....	136
Nos choses porteront dans leurs cales .	140
On dit des choses la plus certaine.....	142

Postscriptum

Anapnoè	
Lenteurs du souffle.....	149